



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

En même temps que les fonds remontaient à la Bourse, et que l'on entendait les hommes d'affaires dire partout : « Les choses vont mieux, » les femmes reprenaient le courage de la toilette, et sans trop d'efforts, retrouvaient le génie de ces mille petites inventions qui constituent l'élégance, et sous la pensée que la France était plus tranquille, elles se commandaient un nouveau chapeau chez Alexandrine¹, une robe chez Brunel-Leymerie², et tout en étudiant la physiologie plus calme de la rue de la Paix, elles s'achetaient des gants frais et charmants chez Mayer³, quelques nouveaux mouchoirs à vignettes orientales chez Chapron⁴, et s'ar-

rêtaient chez Guerlain¹ pour renouveler tous ces éléments de recherches et de beauté, dont la source ne s'est pas tarie un instant chez notre illustre parfumeur.

Mais comme tout ce qui appartient à cette saison, les toilettes ne peuvent perdre leur cachet de simplicité; ce sont une foule de robes toutes légères de dessins et de tissus. — Le cannezout blanc en mousseline brodée, ou en batiste à entre-deux de valenciennes, vient donner souvent plus d'élégance à ces toilettes, car le cannezout redevient chaque jour plus à la mode. — On le porte avec des jupons de foulards écossais, des taffetas à petites rayures, des taffetas d'Italie, unis à plusieurs plis ou volants festonnés.

Mentionnons à ce sujet les cannezouts de chez M^{me} Payan², — parce que là sont les

¹ Rue d'Antin, 14. — ² Rue N° des Petits-Champs, 36.
— ³ Rue de Paix, 26. — ⁴ Rue de la Paix, 7.

¹ Rue de la Paix, 11. — ² Rue Vivienne, 15.

plus jolis, les plus variés, les plus *types* de la mode moderne, et que par la multitude de leurs formes, de leurs ornements, ils doivent satisfaire les exigences les plus simples et les caprices les plus élégants.

Les coiffures en cheveux ne reçoivent en ce moment d'autre ornement que celui du peigne d'écaïlle. Mais ce peigne a aussi tous ces degrés de luxe, sous son apparente simplicité. — Ainsi, chez Cauvard¹, qui a le monopole de tout ce qui se fait de mieux et de plus parfait en ce genre, nous avons vus des peignes d'un travail qui en faisait un véritable objet d'art. — Nous en citerons entre autres, un en écaïlle blonde, qui était une merveille de bon goût, et fera les délices de la femme qui le possédera.

— La mode des coiffures en cheveux n'exclut pas le goût des petits bonnets; mais ils sont si vaporeux, si légers, si placés en arrière du front, qu'ils ne font rien perdre de la beauté des cheveux ni de l'élégance du peigne. — Ce sont beaucoup de petites fançons en point d'Angleterre, attachées rien qu'avec deux épingles en grosses perles sur les côtés, ou une coque de ruban, ou un petit chou formé en rubans découpés à l'emporte-pièce, ce qui est frais et joli comme une pivoine ou une grosse rose.

On en voit d'une forme assez originale, ayant un petit fond rond garni de deux petits papillons en dentelle; de chaque côté, sous ces papillons, passe le bandeau *bombé* ou les touffes de boucles de cheveux. — Un bavolet est attaché derrière le petit bonnet, et retenu de chaque côté aux papillons du devant par deux nœuds de rubans ou de velours à longs pans, retombant sur le cou.

Pour le *négligé*, les bonnets en valenciennes et entre-deux de batiste brodée, alternés, sont du meilleur goût. — Quelques-uns ont des brides pareilles, toutes entourées de la dentelle, qui forment trois garnitures superposées de chaque côté des joues, et quelquefois au-dessus un chou de ruban.

La blonde s'emploie aussi beaucoup dans les petits bonnets d'été. — On en a fait cette semaine d'un genre charmant; tout en petite blonde, légèrement froncée, interrompue par un entre-deux de blonde; des

touffes de blonde froncée sur les deux côtés. — C'était d'un diaphane, d'un vaporeux ravissant. — Deux de ces petites merveilles étaient destinées à la maison Ozanne¹ de Londres, et faisaient partie d'un nouvel envoi de robes de soirées, destinées à cette même maison.

— Le séjour de M^{me} Clémançon² à Londres a été le sujet d'un nouvel hommage rendu à ce grand talent, dont Paris et tant de pays étrangers ont apprécié depuis si longtemps la supériorité et le zèle intarissable. — La saison des voyages et des bains vient de faire renouveler pour toutes ces différentes destinations les corsets de *négligé*, d'*équitation* et de *bain*, sur lesquels l'habile faiseuse a porté un goût et des recherches si parfaites.

En ce moment donc, nous ne parlerons des *corsets châtelaine* que pour les grandes dames, assez heureuses pour aller mener *la vie de château*; mais pour les voyageuses, les baigneuses, les pauvres petites femmes qui ne peuvent courir que de villa en villa, de partie de campagne en partie de campagne, nous rappellerons le *corset bonne femme*, le *corset amazone*, le *corset baigneuse*, toutes créations qui unissent la grâce au *laisser-aller* d'une coupe simple et facile. — On trouve une multitude de ces corsets tout faits chez M^{me} Clémançon, et il suffit d'envoyer sa mesure.

— Jamais la forme des robes n'a conservé aussi longtemps le même aspect. — Ce ne sont maintenant que des *nuances* dans les changements, car depuis que les tailles *longues* ont été adoptées irrévocablement, il ne s'agit plus que des changements de manches ou de corsages. — Encore est-il bien évident que jamais la mode n'a été plus libérale, et que chacun peut faire ce qui lui plaît, pourvu que le *goût* s'y révèle. Ainsi, nous voyons *manches Amadis*, *manches religieuses*, *manches froncées sur poignet*, *manches à revers mousquetaires*, à *entail-lades espagnoles*, à *pagodes*, à *ouvertures garnies à la Pompadour*, etc., etc.

Mais, Dieu soit loué, la manie des robes traînantes s'évanouit tous les jours, et les trottoirs ne seront plus rappropriés par les

¹ Boulevard Bonne-Nouvelle, 10.

² 2, Brook street, Honover square. — ³ Rue du Port-Mahon, 8; à Londres, 28, Davies street, Berkley square.

garnitures des robes, entraînant avec elles boue, poussière et débris de toute espèce. — Aujourd'hui on peut avoir une robe dont les bords restent frais et propres ; et à cet avantage se joint celui de laisser apercevoir une chaussure dont la recherche est redévenue, comme autrefois, le cachet de la femme de Paris. Les robes raccourcies seront une des révolutions heureuses des modes de l'an 1848.

CHAPEAUX. — Parmi les jolis chapeaux renouvelés chaque jour chez M^{me} Dasse¹, avec ce goût ingénieux et charmant qui fait comprendre qu'il y aura toujours du nouveau, n'en fût-il plus au monde, nous citerons des capotes en crêpe blanc gracieusement légères et transparentes. — Au bord de la passe et du bavolet une chicorée en taffetas blanc découpé, et de chaque côté, au lieu de nœuds de rubans, cette même chicorée tournée de manière à former touffe.

Ce même genre en taffetas rose glacé blanc, formant chicorée placée autour d'un léger chapeau de crin doublé de crêpe rose, est très-joli.

On voit des chapeaux en paille d'Italie alternée avec des bandes de biais de taffetas blanc ; les bavolets en biais garnis d'une bande de paille. Point de nœud ni de fleur sur la passe, mais en dessous deux branches de réséda, genre de verdure qui va bien à la figure.

PLANCHE DE PATRONS.

N^{os} 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8. *Devant, dos, pièce de côté, basques, manches, col, d'un spencer pour une petite fille de quatre à cinq ans.* — On le fait en velours, gros-de-Naples, coutil, nankin, etc. Les basques sont cousues ensembles. On garnit les basques, le col et les manches, d'un galon de soie si le spencer est en velours, et d'un large lacet de laine de couleur ou de coton blanc s'il est en coutil ou nankin. On peut mettre aussi au bord un effilé ou une toute petite dentelle.

N^o 9. *Broderie au plumetis pour une manche de dessous en mousseline.*

N^{os} 10 et 11. *Col et manchette en point de cordonnnet ou feston, sur du jaconas.* — L'intérieur des dessins noirs est découpé. Au lieu de roues, on peut laisser un rond de jaconas dans lequel on fait un œillet.

N^o 12. *Boutonnière pour chemise d'homme.*

N^o 13. *Semé pour cannezout.*

N^o 14. *Festons pleins pour mouchoir.*

N^o 15. *Ecusson pour mouchoir, broderie au plumetis.*

¹ Rue Richelieu, 38.

N^o 16. *Ce dessin est juste le quart d'un mouchoir.*

N^o 17. *Feston plein pour mouchoir.*

N^o 18. *Broderie anglaise pour jupon, garniture de pantalon d'enfant, etc.* — En ne faisant pas l'écaïlle, on peut le faire au-dessus d'un ourlet, comme entre-deux.

N^o 19. *Semé pour bonnet.*

N^{os} 20, 21, 22, 23. *Dos, devant et col d'un fichu-pèlerine.* — Il se noue derrière. Il n'a de couture que sur l'épaule. Le col forme le revers et descend jusqu'au bas de la taille. On peut mettre une garniture autour de la pèlerine jusqu'à l'endroit où les pans se croisent sur la poitrine ; on supprime alors les écaïlles qui se trouvent à la partie du fichu où cette garniture est cousue.

N^o 24. *Garniture pour pèlerine, mantelet, etc.*

M. DE CHATEAUBRIAND.

Au mois de septembre 1768, l'année qui précéda la naissance de Napoléon, un enfant, dont le nom était aussi promis à l'immortalité, fut présenté aux fonts baptismaux de la vieille cathédrale de Saint-Malo, et le prêtre inscrivit ces mots sur le registre religieux qui contenait tout l'état civil des chrétiens de ce temps :

« François-Réné de Chateaubriand, fils
» de haut et puissant René-Auguste, comte
» de Combourg, et de haute et puissante
» dame Apolline-Jeanne-Suzanne de Bédée
» de la Bouétardais, son épouse, est né à
» Saint-Malo, le 4 septembre 1768.

» Parrain : Jean-Baptiste de Château-
» briand, frère de l'enfant ; marraine, dame
» Françoise-Marie Gertrude de Contade,
» dame et comtesse de Plouer. »

Puis on raconta dans la ville que la noble dame, mère de l'enfant nouveau-né, ayant été surprise par les douleurs de l'enfantement au milieu d'une partie de plaisir en mer, avait été débarquée d'abord à l'île du Grand-Bé ; qu'après quelques souffrances, qui furent calmées par le repos sur ce rocher, elle avait été ramenée à Saint-Malo, dans sa demeure, où, à peine arrivée, et avant d'avoir pu être transportée dans sa chambre, elle mit au jour, dans la cuisine même de l'hôtel, François-Réné de Chateaubriand.

L'île du Grand-Bé est à une demi-heure des magnifiques remparts qui entourent la ville. C'est une série de rocs escarpés. En pleine mer on voit au sommet les débris d'un petit fort et une caserne. C'est de ce point-là, dit-on, qu'eut lieu, le 26 novembre 1694, le premier bombardement par les An-

glais, qui firent sauter en mer, près des murailles de la ville, un navire rempli de matières combustibles, nommé machine infernale, dans le but de détruire Saint-Malo, et dont l'épouvantable explosion manqua heureusement son effet.

Châteaubriand a visité plusieurs fois cette île; c'était sa promenade d'affection dans ses premières années.

La maison où est né Châteaubriand est dans la rue des Juifs; elle est à quelques pas à droite, en entrant par la place Saint-Thomas; elle est connue sous le n° 15, et porte aujourd'hui le nom de l'*Hôtel de France*. C'est là, dans un corps de logis à gauche, qu'habitait la famille de Châteaubriand dès 1750. Mais elle n'en occupait que le premier et le second étage. Le rez-de-chaussée était le domicile de la famille d'un constructeur de navires, du nom de Gilbert.

En 1600, cette maison avait appartenu au sieur Robert-Ronsieu de Vildé.

La cuisine où naquit l'enfant qui devait illustrer le nom de *Réné* est devenue le n° 5 de l'*Hôtel de France*, et se trouve au second étage. De là le regard plonge sur la mer et s'arrête pensif sur cette roche du Grand-Bé, qui attend les restes mortels de celui qu'elle a failli voir naître. Le berceau et la tombe du grand écrivain et de l'homme d'état sont là en présence comme deux pensées salutaires, le début et la fin d'une vie si pleine de l'histoire de notre temps.

Dès 1825, M. de Châteaubriand avait exprimé le désir de placer son cénotaphe sur cette pointe de rocher. C'était l'objet de ses vœux exprimés incessamment aux Malouins, qui le visitaient à l'étranger comme en France. La correspondance de l'illustre chantre des *Martyrs* avec le maire de Saint-Malo, sous la restauration et depuis la révolution de Juillet jusqu'en 1836, est sous nos yeux.

En 1828, le 3 septembre, M. de Châteaubriand écrivit à M. de Bizien, alors maire de la ville :

« Il y a longtemps que j'ai le projet de
» demander à ma ville natale de me concé-
» der, à la pointe occidentale du Grand-Bé,
» la plus avancée vers la pleine mer, un pe-
» tit coin de terre, tout juste suffisant pour
» contenir mon cercueil. Je le ferai bénir
» et entourer d'une grille de fer. Là,

» quand il plaira à Dieu, je reposerai sous
» la protection de mes concitoyens.

» CHATEAUBRIAND. »

Ce ne fut que le 21 janvier 1836, à force d'instances de M. Howins, maire de Saint-Malo, que le ministre de la guerre rendit la décision qui concède la portion de terrain désirée, sous la condition de tolérance, qu'il fallut accepter.

Les ouvriers furent mis immédiatement à l'œuvre; une esplanade de cinq mètres de long sur un peu plus de trois de large fut pratiquée dans la roche, à la pointe nord-est du Grand-Bé, en face de la pleine mer. On creusa la tombe dans le roc aplani, et, sur la dalle destinée à fermer le sépulcre, on plaça une croix de granit, qui s'élève entre les plaines azurées de l'Océan et du ciel, comme une aspiration chrétienne vers l'infini.

Une souscription empressée couvrit aussitôt les frais de construction de cette tombe, que le curé de Saint-Malo bénit, suivant les termes de la lettre qui précède.

Quand la grève se découvre à chaque reflux, on voit, du haut des remparts de la ville malouine, de nombreux pèlerins s'acheminer sur les sables de l'Océan vers la tombe du chantre des *Martyrs*. Elle est découverte. La croix est distinguée par les voyageurs lointains, qui la saluent comme un phare consolateur. Chaque voyageur s'empresse d'aller cueillir au pied une fleur, une pierre, une herbe, un coquillage. C'est un des sites les plus pittoresques et des plus curieux. On voit toute la mer à deux cents lieues de distance.

Revenons près du berceau de Châteaubriand : entrons dans cette chambre spacieuse que le propriétaire actuel de l'*Hôtel de France*, M. Gogué, n'a pu conserver dans son état primitif, mais qu'il a eu le bon goût de peupler des souvenirs de la famille de l'immortel enfant. Là, pas un meuble qui n'ait appartenu à la famille Châteaubriand. Le lit même du grand poète y complète ce qu'on a pu conserver de l'antique aspect du lieu. Un tableau reproduit cet aspect primitif. M. Gogué ayant écrit à son illustre compatriote, M. de Châteaubriand, pour lui demander ses armes, en reçut la lettre suivante :

« Monsieur, je ne suis qu'un pauvre ca-



16 Juillet 1848.

Barreau

2364.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeau de M. Séguin, r. des Capucines. Peignoir en tarlatanne. Robe en taffetas écossais.
 Mouchoir Chapron. Gants Mayer. Parfums Guerlain.*

Mess. J. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.



det : c'est le fils de mon frère aîné, mort sur l'échafaud, qui a seul le droit de disposer des armes de la famille.

» Quant à mon tombeau sur le Grand-Bé, j'ignorais qu'il y eût une souscription pour l'élever. Dans tous les cas, je ne veux qu'une simple pierre du rivage pour mettre mes os à l'abri.

» Agréez, etc. CHATEAUBRIAND. »

Heureux celui qui peut occuper la chambre vénérée, pleine des souvenirs du grand homme ! N'obtient pas qui veut cette faveur ; mais du moins l'*Hôtel de France* offre dans sa restauration, exécutée avec goût, tant de traces caractéristiques du passé que partout l'on s'y sent vivre à l'époque où il a vu naître le grand génie littéraire de notre siècle. Il n'est pas jusqu'à ces statues modernes qui, en rappelant d'autres gloires françaises, bretonnes ou malouines, ne transportent l'esprit dans un passé plus reculé encore, comme ces nobles portraits des ancêtres qui redisent l'illustration de la famille.

Duguesclin, Jacques Cartier, Jean Bart, Duguay-Trouin, tous liés par le génie à la même glorieuse parenté, ne devaient-ils pas, à ce titre, un hommage à leur illustre compatriote, dont le berceau a été voisin de celui de trois d'entre eux, et ne pourra plus désormais être contesté, ni cherché sur aucun autre point de la ville natale, malgré les séjours momentanés et postérieurs du poète dans d'autres domiciles ?

Moins heureuses, les villes de la Grèce se disputent encore l'honneur du berceau d'Homère.

M. de Chateaubriand est mort le 4 juillet, à huit heures vingt minutes du matin. Il était né le 4 septembre 1769, et avait par conséquent soixante-dix-neuf ans et dix mois.

Une maladie aiguë était venue se joindre à ses infirmités. Avec la fièvre, l'activité de son esprit s'était ranimée. Il s'est intéressé vivement aux événements de ces derniers jours, s'associant encore une fois aux douleurs de la France, qui ont tenu une si grande place dans sa vie et que son génie a consolées souvent.

Il a reçu les derniers sacrements avec

une joie profonde. Sa physionomie avait repris son noble éclat. La veille de sa mort, dans la journée, la connaissance a paru l'abandonner ; le soir, la fièvre a tombé, et il s'est éteint sans agonie, pendant que M. l'abbé Deguerry récitait les prières.

C'est M. Victor Hugo, qui avait assisté à ses derniers moments, qui a annoncé cette nouvelle à l'Assemblée, en disant : Notre maître est mort.

Un immense concours de célébrités et d'amis ont assisté à ses obsèques, qui ont eu lieu, le 8 juillet, à l'église des Missions Étrangères, sa paroisse.

Il n'y a point eu de cortège. L'église n'a pu contenir qu'une partie des amis qui s'étaient rendus aux funérailles. Après l'absoute, le corps est redescendu dans la cour, et là M. Patin, au nom de l'Académie, a prononcé un discours d'éloquente simplicité ; ensuite, les restes de l'illustre poète ont été descendus dans un caveau de l'église souterraine, où ils attendront le moment d'être transportés au tombeau érigé à Saint-Malo.

A dix-sept ans, M. de Chateaubriand entra sous-lieutenant au régiment de Navarre.

En 1790, il passa en Amérique, et vécut au milieu des sauvages indiens. Il y fit les *Natchez*.

Revenu en 1792, il assista au siège de Thionville, où il fut blessé d'un éclat d'obus. Il passa ensuite en Angleterre, où il publia l'*Essai historique, politique et moral des révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la révolution française*.

La première édition du *Génie du Christianisme* est datée de Londres, 1802.

Il rentra en France après le 18 brumaire, et fut bientôt nommé secrétaire d'ambassade à Rome, près du cardinal Fesch.

En 1804, il fut nommé plénipotentiaire en Valais. La mort du duc d'Enghien dans les fossés de Vincennes lui fit donner sa démission.

Ce fut au milieu de 1806 qu'il partit pour Jérusalem. Il en revint en 1807. *Les Martyrs* parurent en cette année.

Ce fut en 1811 qu'il fut élu académicien ; il occupa donc pendant trente-sept ans le sixième fauteuil de cette compagnie célèbre.

L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* ne parut qu'en 1812.

En 1814 il publia une brochure très-hardie, intitulée : *Bonaparte et les Bourbons*.

Louis XVIII le nomma ambassadeur en Suède ; mais le retour de Napoléon l'empêcha de partir pour sa destination.

Pendant les Cent-Jours, il se retira à Gand, où, de concert avec M. Guizot, il fit le célèbre *Moniteur de Gand*.

En 1815, il fut fait pair et ministre d'État ; mais, le 5 septembre 1817, une ordonnance royale lui retira ce dernier titre par suite d'un écrit très-hardi sur l'autorité royale.

L'eau qu'il rapporta du Jourdain servit au baptême du duc de Bordeaux.

Il fut pendant quelque temps ambassadeur en Prusse.

En 1821 il fut ambassadeur à Londres.

Le 28 décembre 1822, il fut nommé ministre des affaires étrangères.

Il assi-ta ensuite au congrès de Vérone.

Enfin, après la révolution de juillet 1830, M. de Châteaubriand donna sa démission de pair de France et rentra dans la vie privée, où il est resté jusqu'à sa mort, entouré de l'admiration et de la vénération du monde civilisé.

Le sixième fauteuil de l'Académie avait déjà été occupé par onze de ses membres ; voici leurs noms :

- 1634, d'Arbault de Porchères ;
- 1640, Olivier Patru ;
- 1681, Potier de Novion ;
- 1693, Goibeau ;
- 1694, Boileau, abbé de Beaulieu ;
- 1704, Gaspard Abeille ;
- 1718, Montgault ;
- 1747, Ch. Duclos ;
- 1772, N. Beauzée ;
- 1789, J.-J. Barthélemy ;
- 1795-1803. M.-J. Chénier.

.....
.....
Nous compléterons cette notice sur M. de Châteaubriand en donnant place à quelques vers que M. Roger de Beauvoir a adressés à la mémoire du grand écrivain et du prélat martyr, dont la France porte encore le deuil.

Quoi ! pas un mot sorti de sa bouche éloquente,
Nul éclair de son glaive au sein de la tourmente,
Nul cri sous ce noble étendard !
Habites-tu déjà l'ombre d'un mausolée,
Pour qu'aux jours du péril la France désolée
T'invoque en vain, noble vieillard ?

C'est le secret de Dieu que ce silence austère.
N'ayant plus rien à voir sur cette morne terre,
Il tenait ses regards au ciel,
Oublieux du passé dont il reste la gloire,
Fuyant les novateurs, et refusant de boire
Aux coupes qui cachent le fiel !

Jamais il ne revint à d'anciennes pensées,
Il ne parla jamais des splendeurs éclipsées ;
Sans amour comme sans dédain,
Il s'éteignit longtemps, longtemps... en patriarche
Qui ne croit plus aux flots libérateurs de l'arche,
Même auprès de l'eau du Jourdain !...

Il a fermé les yeux à ces clartés sanglantes,
Sachant que du Seigneur les justices sont lentes,
Mais que l'archange triomphant
Sur des fronts plus puissants a fait luire son glaive...
Il est mort, implorant pour la France une trêve.
France, il était bien ton enfant !

Il bégayait pour toi sa prière suprême ;
Son sacrifice fait, il te bénit lui-même ;
Un froid silence succéda
Aux mornes pleurs des siens, aux hymnes consacrées,
Quand on vit ce vieillard de ses mains éplorées
Bénir cette autre Velléda !

Peut-être il la voyait sa prophétesse antique
Agitant sur son lit sa palme fatidique,
Car il mourut en souriant,
Une main sur son cœur, l'autre sur la croix sainte.
Ainsi que sans pâlir, ô mort ! à ton étreinte
Devait finir Châteaubriand !

.....
Et pendant qu'au Seigneur il allait rendre compte
Comme un soldat pieux de son passé sans honte,
Un autre cercueil s'avancait ;
Un autre deuil, Paris, emplissait tes murailles,
Et dans tes murs souillées d'horribles funérailles
Un autre mort aussi passait !

Celui-là vers l'émeute allait la main ouverte.
On l'a vu balançant de loin la palme verte ;
Saint pontife, il parlait de Dieu ;
Quand il est revenu sa palme était brisée ;
Il leur avait donné son sang, pure rosée,
Son pardon, immortel adieu !

Ainsi tous deux unis par des liens étranges,
Ils vont se retrouver dans le séjour des anges,
Le poète avec le martyr !
Tous deux ont combattu dans leur rang, à leur heure,
Tous deux ne voudront pas que notre pays meure,
La gloire naît du repentir !

ROGER DE BEAUVOIR.

GASTRONOMIE DE L'ANTIQUITÉ.

Hortensius ne dut pas sa célébrité seulement à son talent oratoire, il eut le mérite de régaler le premier ses convives d'un paon rôti et servi avec toutes ses plumes, dans le repas qu'il donna pour célébrer dignement

son admission au nombre des augures : ce nouveau rôti fut alors regardé comme un très-grand luxe ; mais bientôt l'usage en devint si général, qu'il eût été ridicule de donner un dîner où n'eût pas figuré un paon. C'était vraiment, ainsi qu'on l'a fait judicieusement observer, comme si, chez nous, on donnait un dîner sans dinde aux truffes. Aussi, le soin d'engraisser les paons devint-il une industrie très-lucrative : on cite un certain Ophilius Lucro, qui se faisait par ce métier une quinzaine de mille livres de rentes, presque autant que trois de nos chefs de bureau.

Les poissons surtout étaient à Rome l'objet d'une prédilection très-remarquable. On les réunissait dans des viviers en nombre si considérable, qu'il s'en trouva plusieurs fois pour une valeur de près d'un million. Rien ne coûtait pour leur procurer de l'eau salée, et Lucullus fit couper une montagne pour amener l'eau de la mer dans son parc ; plusieurs Romains la faisaient venir jusque dans leur salle à manger : de sorte que les convives n'avaient qu'à étendre la main pour prendre vivants les poissons, qu'ils étaient bien sûrs de manger frais.

César se mêlait quelquefois de donner à dîner à tous les citoyens romains ; mais ceux-ci eussent rougi de recevoir une pitance aussi chétive que les comestibles qu'on distribuait naguère au peuple de Paris, dans certaines fêtes publiques : il leur fallait du poisson, et un jour César fut obligé d'aller aux emprunts pour compléter son service. Ce fut Mirrius Irrius qui lui fournit des murènes (sorte d'anguille de mer), encore ne voulut-il ni les donner ni les vendre ; mais il exigea que César prît l'engagement de lui en restituer un nombre égal. Or, il s'est élevé depuis une grave controverse sur la question de savoir si ce nombre était de six mille ou seulement de deux mille murènes. Pline témoigne en faveur de la première opinion, et Varron en faveur de la seconde : quelle que soit celle qu'on adopte, il y avait de quoi faire une assez belle matelotte.

On sent qu'il eût existé une immense lacune dans l'art culinaire des Romains s'ils n'avaient pas connu les truffes ; mais ils les ont connues et dignement appréciées. Ils avaient, pour apprêter cet excellent tuber-

cule, au moins six manières différentes, parmi lesquelles nous retrouvons à peu près nos truffes au vin, et nos truffes bardées. Un pas de plus, et ils auraient eu l'ortolan à la provençale !

L'invasion des barbares, les ténèbres du moyen âge, et surtout l'habitude qu'avaient les moines de gratter les anciens manuscrits pour y inscrire leurs légendes, ont causé la perte de plusieurs ouvrages précieux des écrivains de l'antiquité. Dieu merci, les moines ont respecté le traité d'Apicius sur la bonne chère, dans lequel il a décrit, avec un soin digne des plus grands éloges, l'art de faire les conserves, toutes les manières de préparer les différents mets, et les assaisonnements qui conviennent le mieux à chacun.

Il est important de ne pas confondre les trois hommes célèbres qui portèrent le nom d'Apicius, bien que tous trois aient dû leur célébrité à en penchant à la gourmandise, qui semblait avoir été héréditaire dans cette heureuse famille. Le premier vécut du temps de Sylla, le second sous les règnes d'Auguste et de Tibère, et le troisième sous Trajan ; c'est le second qui composa l'ouvrage dont nous venons de parler, et qui mériterait d'être placé au-dessus du *Cuisinier royal*. Le talent éminent, nous dirons même le génie qui brille dans son traité, ne surprendra personne, si l'on se rappelle quel fut l'homme qui voulut bien l'écrire pour l'instruction de la postérité. Une seule anecdote suffit pour le caractériser.

Il avait entendu dire qu'on mangeait, dans un des ports de l'Adriatique, des crevettes plus grosses que celles qu'on trouvait dans les marchés de Rome ; il avait une telle passion pour les bons morceaux, qu'il n'eut point de repos jusqu'à ce qu'il eût frété un navire exprès pour aller vérifier lui-même ce fait important. Dès que son vaisseau fut en vue du port, les pêcheurs, que la renommée avait instruits du nom de l'illustre voyageur, se hâtèrent de se rendre à bord pour lui offrir les crevettes les plus grosses qu'ils avaient pu se procurer. Mais Apicius, après un examen attentif, ne les trouva pas préférables à celles qu'il mangeait à Rome ; et, voyant son espoir trompé, il revira de bord, sans daigner descendre à terre.

La dépense annuelle de sa table s'élevait à deux millions et demi de notre monnaie; aussi le pauvre homme se crut-il obligé de se donner la mort lorsque son patrimoine se trouva réduit à 250,000 fr.

THÉÂTRES.

En attendant que l'indemnité réclamée en faveur des ateliers dramatiques ait été votée, deux théâtres seulement ont eu le courage d'ouvrir.

C'est d'abord le Luxembourg, qui a trouvé la récompense de son dévouement civique dans quatre magnifiques recettes et un succès. — *Le Chevalier de Grammont*, fine comédie poudrée d'esprit, enrubannée de couplets, fardée et mouchetée de toute sorte de séductions, avec des pointes en verrouil et des finesses en malines, a été vigoureusement applaudi par les mains populaires des habitués de l'endroit.

Le Châlet, théâtre d'été, est venu réaliser un de nos rêves les plus chers en nous offrant au milieu des Champs-Élysées, parmi les haleines des fleurs et sous les regards des étoiles, de la musique, des chants, des comédies, des pantomimes, en un mot un spectacle plus complet et plus varié qu'aucun de ceux dont il nous a été donné jusqu'à présent de jouir dans des salles chaudes et malsaines, au milieu d'une atmosphère épaisse et viciée.

A ce Numéro est jointe la planche 2364.

EAU du D^r BREMSEK, recommandée par les médecins les plus distingués. Seul remède efficace pour empêcher les cheveux de tomber, de blanchir; nourrit la racine, les fortifie et les conserve en état de jeunesse. SUCCÈS GARANTI. Rue Rambuteau, 57. (Afr.)

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

AGRAFES CHATELAINES POUR RELEVER LES PLS DES ROBES. Ces agrafes, dont l'utilité s'est fait reconnaître par la création des pages, sont destinées à relever les plis de la robe pendant les promenades. — Elles se suspendent à la ceinture comme un ornement de *châtelaine*, et relèvent les plis avec beaucoup de grâce et à telle hauteur que l'on désire. — Leur fermeture n'a point l'inconvénient de s'entr'ouvrir et laisser ainsi s'échapper les plis de la robe, grâce à la composition du métal travaillé de manière à ne laisser aucune empreinte de sa pression sur l'étoffe, qui était exposée à glisser lorsque les ressorts étaient recouverts en velours. — On trouve ces châtelaines chez Sorré-Delisle, place de la Bourse, 34; M. Dubouloy, rue de Ménars, 6, et les principaux passementiers et maisons de nouveautés.

CRISTAUX. — (Laboche-Boin, escalier de cristal, Palais-National.) Porcelaine et cristaux dans les styles les plus nouveaux, avec armoiries, chiffres, ornements de tous genres, exécutés sur commande avec une promptitude qui ne laisse aucun retard. — Services de table de thé, lustres, candélabres, vases, depuis les compositions les plus élégantes jusqu'aux qualités les plus simples.

MEUBLES EN LAQUE. — (Maison Pinard, rue Royale, place de la Madeleine, 1.) Jardinières, étagères à encoignure et autres, — tables de salon, à ouvrage, — corbeilles de mariage, — meubles de fantaisie, — petits secrétaires de femme, — boîtes à thé, à gants, à bijoux, écrans, plateaux, etc., etc., en dessins coloriés et formes toutes nouvelles.

PAPIERS DE LUXE DE MARION. Cité Bergère, 4. On y trouve tous les genres de formats dans les papiers glacés et vélin, unis ou illustrés, avec enveloppes assorties. Les lettres, armes ou devises, y sont frappées en or ou en toutes nuances sur des écussons surmontés de couronnes héraldiques, d'ornements de fantaisie. Les petits billets Pompadour encadrés dans des vignettes de fleurs colorées ou de jours en dentelles; les invitations pour bals sur cartes en vélin imprimées en or, les cartes de visites, les cires parfumées et les mille petits accessoires d'une correspondance élégante, sont autant recommandables par la nouveauté que par le bon goût dans la maison de Marion.

FRICK, teinturier, rue de la Paix, 9, connu par la perfection qu'il a innovée dans l'art de la teinture, et par les médailles et mentions qu'il a obtenues de la Société d'Encouragement et à l'exposition de 1839, vient encore de trouver de nouveaux procédés à la vapeur, au moyen desquels il teint avec une célérité et une économie inusitées jusqu'ici toutes les étoffes, en varie la couleur, nuance celles des cachemires; réservant les palmes et ravivant les couleurs passées; arlequine les palmes et les franges à volonté. Il teint, nettoie et apprête toutes espèces de soieries brodées, brochées, imprimées toutes couleurs, leur conserve le BRILLANT et la SOUPLESSE du neuf. — Les ateliers sont rue de la Madeleine, 41 et 43.